



Amit Chaudhuri, traduit de l'anglais (Inde)
par Simone Manceau :
**Une étrange et sublime adresse (et neuf
histoires)**

Philippe Picquier, 2010

ISBN 978-2-8097-0199-9

263 pages

7 €

*pour Alan Chowdhury
qui sait si bien choisir les mangues*

S andeep a dix ans et vit à Bombay. Il vient avec sa mère passer les vacances d'été à Calcutta, chez son oncle et sa tante. Il retrouve là ses cousins : Abhi qui a un an de moins que lui et Babla qui n'a que six ans. C'est le mois de mai, il fait chaud et le vent souffle en rafales comme toujours au début de la mousson. Les semaines, les jours, les heures se déroulent d'une façon presque rituelle, depuis l'agitation du lundi matin, moment où le chef de famille part au travail dans sa vieille Ambassador qui peine à démarrer provoquant l'attroupement des badauds du quartier, jusqu'au calme profond du dimanche soir quand les rues de Calcutta deviennent désertes, que les boutiques et les bureaux fermés prennent un air mystérieux et qu'on n'entend plus que le bourdonnement musical des moustiques. Si l'offrande quotidienne aux divinités dans la petite pièce aux prières est une vraie cérémonie, ne le sont guère moins la toilette de l'oncle, les repas, le nettoyage du sol effectué comme une danse par une femme qui ne vient que pour cela, les courses, la promenade en famille sur les berges de la Hooghly... La mère et la tante passent les heures chaudes de l'après-midi sur le grand lit, à somnoler et discuter, tandis que les enfants jouent sur la terrasse où flottent les vêtements mis à sécher, « chacun avec son motif éclatant, sa petite cascade de vie se déployant dans l'air ». Terrasses, balcons et vérandas, à mi-chemin entre dehors et dedans, sont des lieux propices : on y profite de la moindre brise tout en ayant un œil sur le voisinage car les balcons font comme des petits théâtres avec

leurs personnages qui entrent et qui sortent, qui traversent furtivement les coulisses, enflammant les imaginations.

Autant dire que dans cette chaleur écrasante et cette poussière omniprésente (« Sans cesse, sous l'action arbitraire du vent, la poussière s'érige en formes nouvelles surprenantes, des monticules sur lesquels chiens et enfants restent assis à ne rien faire. Jour après jour, sans un murmure, Calcutta part en poussière, et jour après jour, Calcutta renaît de sa poussière. »), peu de choses arrivent, mais c'est plutôt que le moindre déplacement d'air fait figure d'événement. Une vague mélancolie imprègne les rues, une aura entoure les êtres et les choses, les conversations et les petites activités, les revêtant d'un aspect légendaire. Sandeep aime entendre son oncle parler affaires, « la façon dont celui-ci racontait le monde du petit commerce ressemblait toujours à un mystère, une légende ou un conte de fées, avec une foule de personnages hauts en couleur qui s'imposaient lentement à son imagination : magouilleurs invétérés, tricheurs sophistiqués, moralistes intraitables, stratèges raffinés, lutteurs héroïques, explorateurs et aventuriers. » Comme en passant, c'est la société indienne, sa modeste classe moyenne qui nous sont données à voir, au moment de la venue du libéralisme à tout-va, quand les mots « avenir » et « carrière », déjà entrés dans la langue bengali, « s'incorporent au parler quotidien de manière inconsciente mais fébrile ».

Quatorze chapitres forment le roman, quatorze saynètes dans lesquelles le petit Sandeep est là sans être là, confondu avec le décor. Un dimanche soir, au détour du récit, comme la famille se promène dans les ruelles, passant devant des maisons qui semblent receler des histoires passionnantes, l'auteur apparaît pour avouer son impossibilité à les retranscrire car, comme son petit personnage, dit-il, il ne saurait que noter les bizarreries de la vie de leurs habitants, faire des digressions à n'en plus finir, sans aucun but, abandonnant chaque véranda à sa foule de souvenirs et de possibilités pour ne parler que du vieux qui s'évente dans son fauteuil,

enfance à lire

« la vraie histoire avec un début, un milieu et une fin ne pouvant être racontée car n'existant pas ». La famille parvient alors à une place où se retrouvent les citadins venus prendre l'air : un grand calme inhabituel y règne, « comme si le temps était suspendu et l'agitation du monde avait reflué », personne n'osant élever la voix à cause d'une coupure d'électricité venue plonger la foule dans une obscurité qui lui rappelle celle précédant un lever de rideau. Mais quand la lumière revient, l'effet est spectaculaire « comme si un flash photographique s'était déclenché pour immortaliser les gens étalés dans leurs postures et attitudes diverses, le sourire aux lèvres, le visage étonné. » Ce passage doit s'entendre comme un programme, la formulation imagée, et très subtilement incluse dans le texte même, du but de l'écrivain. Amit Chaudhuri, grand connaisseur de la poésie de D.H. Lawrence, ne se veut pas un auteur de romans historiques, psychologiques ou de société. Il vise l'intime tout en prenant soin de demeurer à la surface des choses, ce qui, déclare-t-il dans un entretien, représente une lutte, un effort de chaque instant. Peut-être pour cette raison choisit-il de passer par le regard d'un enfant dans ce premier roman, comme si cela lui permettait de justifier une absence presque totale d'action, une manière éparpillée et distraite de conter qu'il perpétuera au fil de son œuvre (trois autres de ses romans sont traduits en français chez le même éditeur). Amit Chaudhuri est au fond, essentiellement, un créateur d'ambiances, qu'il s'agisse de Calcutta ou bien d'Oxford (*Râga d'après-midi*) ; il fait preuve d'un don tout particulier pour décrire les impressions sonores : le tintement timide et subtil des bracelets, le bourdonnement léger des ventilateurs, le jassement venu d'un transistor, les bruits étouffés de la lessive battue sur la terrasse, le flap-flap des pigeons, la voix de l'oncle chantant sous sa douche « unie à l'eau qui gicle pour former une mélodie étincelante, incantation rafraîchissante »...

La maison de son oncle « où il pouvait sentir le pouls de la vie ou se réfugier dans le néant selon son choix » restera pour Sandeep *la maison*, une « sublime adresse »

telle qu'il la voit notée un jour sur chacune des premières pages des livres de son cousin : « Abhijit Das / 17 Vivekananda Road / Calcutta (Sud) / Bengale Ouest / Inde / Asie / Terre / Système Solaire / Univers ». La dernière semaine de ses vacances, Sandeep la passe seul, ses cousins ayant repris l'école. La pluie tombe à verse, il guette chaque soir leur retour mais quand il les voit arriver, c'est le visage rayonnant d'expériences nouvelles et revenant d'un monde à eux où il ne joue plus aucune rôle, et « cela réduisait leurs jeux ensemble à des riens, à du provisoire. » Il reste des journées entières à plat ventre sur le grand lit à écouter rouler le tonnerre, à feuilleter des magazines pour enfants, à en déchiffrer les phrases, devinettes et rimes en bengali. Apercevant un jour son image dans le miroir qui lui fait face, « il se dit que ce serait bien de vivre dans le miroir, pour toujours, tel qu'il se voyait à présent, image immobile et paresseuse, en compagnie de la mouche et du lézard, de l'écho de la conque et la pluie, des blagues et des poèmes de sa langue maternelle sur le bout des lèvres. »

Françoise Le Bouar